

# Dominique Manotti au miroir de l'histoire

Par François Muratet

Paru dans la *Revue 813*, automne 2021

Dès qu'elle écrit des polars, Dominique Manotti prouve combien le roman noir se fait le précieux auxiliaire de l'historien quand la science historique se révèle insuffisante pour raconter une époque. Le roman permet cette plongée directe dans le passé qu'il fait revivre au lecteur contemporain afin qu'il en éprouve l'atmosphère, en comprenne les enjeux sociaux et politiques et puisse ainsi amorcer une réflexion. Dans *Marseille 73*, la romancière met en fiction la vague d'assassinats de Maghrébins qui a frappé la ville en 1973, une façon de lever le voile sur un déni des politiciens qui plonge sans doutes ses racines dans l'antisémitisme de la Seconde Guerre mondiale et prospère sur le terreau de la guerre d'Algérie, encore e si proche et pas achevée dans biens des esprits en ce début des années soixante-dix. François Muratet, lui même auteur d'un remarquable roman sur cette guerre sanglante (*Tu dormiras quand tu sera mort* chez Joëlle Losfeld), interroge Dominique Manotti sur les bases historique de son roman. Une histoire que la France a toujours du mal à regarder en face.

-----

**François Muratet : Dominique, tu as publié en 2020 aux Éditions Les Arènes *Marseille 73*, un roman qui rappelle les dizaines d'assassinats de Maghrébins en 1973 par des gens qu'on n'a pour la plupart jamais retrouvés. Pourquoi as-tu décidé d'écrire sur cette histoire ?**

Dominique Manotti : Au départ, je cherchais à écrire quelque chose dans le prolongement d'*Or noir*. Comme très souvent, je suis allée lire la presse et j'ai commencé à dépouiller *Le Provençal* pour trouver un sujet. Je suis tombée sur cette accumulation de meurtres dans la rubrique des faits divers. C'était soit un groupe de Nord-africains qui avait subi un mitraillage, soit un cadavre de Nord-africain ramassé dans le Vieux Port, un autre le crâne fracassé et le journal parlait de règlement de compte entre coreligionnaires. Je me suis dit : il s'est passé quelque chose, obligatoirement.

**Tu soupçonnes donc que ces meurtres sont racistes et tu étudies un des rares assassinats qui a eu des suites judiciaires.**

La différence entre ce crime-là et les autres, c'est que la famille prend un avocat qui leur dit : « Il faut que vous cherchiez vous-même des preuves, et si vous en trouvez, vous n'allez pas à la police, vous allez à la gendarmerie. » Lorsqu'ils ont eu le début d'une preuve, c'était sur la voiture de l'assassin, ils sont effectivement allés voir la gendarmerie. A partir du moment où la police a su que la gendarmerie allait enquêter, elle a repris l'enquête.

**On peut facilement imaginer que l'extrême droite lutte contre l'immigration en terrorisant les Maghrébins par des assassinats. Sait-on si une organisation a donné un ordre ou s'il y a une espèce de contagion qui donne l'idée à des sales types d'assassiner des travailleurs algériens ?**

Il y a tout un contexte : la guerre d'Algérie n'est pas loin, on a des attentats de l'OAS jusqu'après 1965, et en 1968 De Gaulle décide d'amnistier les personnes impliquées dans les crimes de l'OAS. On voit le retour à Marseille d'anciens de l'OAS comme Susini<sup>1</sup>. Le gaullisme renoue avec des gens comme Debizet<sup>2</sup> qui l'avaient quitté à la fin de la guerre d'Algérie. Il faut tenir compte aussi de la présence des organisations de pieds noirs, très forte dans le sud de la France. Ce qui va appesantir l'atmosphère, c'est la circulaire Marcellin-Fontanet de 1972 qui transforme les Maghrébins sans contrat de travail en travailleurs clandestins expulsables. D'où le slogan d'Ordre Nouveau : « Halte à l'immigration sauvage ». Le terme "sauvage" est ici très important. Ce mot d'ordre devient le cri de ralliement de l'extrême droite.

**C'est quasiment un appel au meurtre.**

Bien sûr. Le slogan va être très repris, surtout dans le midi. Il rencontre un sentiment populaire qui est majoritaire. On le voit dans l'épisode de Grasse, prologue du roman, où une grande partie de la population de la ville se met à pourchasser les immigrés. Bilan : cinquante blessés.

**Tu le montres aussi avec l'éditorial du journal le Méridional, dont le texte est hallucinant de racisme.**

Je n'en ai pas changé un mot. Ces flambées de racisme font penser à ce qu'il s'est passé avant guerre. Le sentiment antisémite est devenu antimaghrébin, c'est un phénomène de vase communicant. Le racisme reste fort en France, la racine est très profonde.

**Quoi qu'en dise Pompidou à l'époque...**

Oui. Pompidou dit en 1973 qu'il n'y a pas de crimes racistes en France, car il n'y a pas de racisme en France. On vit dans le déni. Et quand il y a déni, il ne peut y avoir de lutte antiraciste.

**Comment expliquer cette espèce de haine contre les Algériens installés en France par des gens qui voulaient que l'Algérie reste française ?**

Pour les colons, garder l'Algérie française n'a jamais signifié l'égalité avec les Algériens. Ils sont proches par le folklore, mais le pays est à eux. C'est la mentalité colon. En plus, l'amertume est totale du fait de la défaite. Ils ont été chassés par ces "inférieurs", c'est ce qui provoque la haine. Ils n'ont jamais pensé la situation coloniale en terme d'égalité, mais en terme de domination.

---

<sup>1</sup> Jean-Jacques Susini, cofondateur de l'OAS avec Pierre Lagailarde.

<sup>2</sup> Pierre Debizet, 1<sup>er</sup> président du SAC en 1960.

**Dans tes romans, les personnages sont inventés et les faits sont réels. Est-ce un principe ?**

Les faits sont réels, oui, mais je m'autorise à toucher un peu à la chronologie des faits. Par exemple, dans la vraie histoire, l'enquête dure un an et demi : j'ai raccourci.

**C'est grâce au commissaire Daquin que ça va plus vite. (rires)**

Oui. Je travaille toujours sur des faits réels car c'est ça qui suscite mon imaginaire. Et je ne ferais pas dire à un personnage historique des choses qu'il n'a pas dites, ça me poserait problème en tant qu'historienne. C'est pour ça que tous mes personnages sont secondaires, fictifs, par rapport aux grands personnages de l'histoire.

**Ça m'a beaucoup plu, le personnage du gros Marcel, un flic de base qui contrôle toute la police de Marseille depuis sa table à la cantine. Alors, fictif aussi ?**

Oui et non. Ces organismes du type police ou armée sont très structurés, ça fonctionne du haut vers le bas, mais il y a des réseaux qui sont plus ou moins souterrains qui ont une influence considérable. La police marseillaise des années 1970 grouille de ces réseaux : il y a la FASP, très gros syndicat autonome, la franc-maçonnerie, qui a un rôle considérable, le SAC, les associations de pieds noirs. Il ne faut pas perdre de vue que toute la police française du Maghreb a été reversée dans la police de la métropole.

**Avec ses mauvaises habitudes.**

Oui. Ces réseaux sont donc bien là, mais j'invente le gros Marcel. Ce genre de gars permet de fluidifier l'institution. Sinon, ça gripperait très fort.

**Tu m'as dit avoir eu des retours du côté de la famille de la victime, et même de certains protagonistes.**

Oui. Il s'est passé quelque chose d'étonnant qui ne m'est jamais arrivé avant : les gens ont pris contact avec moi. Un des parents de la victime a vu mon intervention dans l'émission *28 mn*. Il a dit « Mais ça, c'est notre histoire ! » Il a dit à une de ses belles-filles de lire le roman. Elle l'a lu, elle a trouvé que c'était à la fois pareil et différent. Elle m'a jointe par Facebook. Ensuite, il y a eu le pasteur protestant, animateur de la CIMADE, qui a été expulsé pendant la crise des assassinats et qui vit toujours en Suisse, qui m'a écrit via mon éditeur. Les enfants de Louis Terrenoire, le président de l'association de solidarité franco-arabe et ancien ministre de De Gaulle, m'ont contactée, ils n'avaient pas entendu parler de cet épisode de la vie de leur père. L'un des personnages qui a animé la grève des travailleurs arabes et qui vit au Maroc a été contacté par un copain qui lui a dit qu'on parlait de son histoire dans un roman.

**Tous ces contacts disent la satisfaction qu'on en parle enfin ?**

Oui. Je me demandais comment la famille lirait le roman. Ils sont encore très "à vif" sur tout ce qui touche l'assassinat d'un des leurs, mais contents qu'on en parle enfin. J'ai été frappée par la puissance du souvenir de ces ratonnades de 1973. Tous se souviennent que les hommes avaient peur quand ils sortaient. Une association de Montpellier est en train de réaliser une vidéo à partir des réactions au roman. Elle a contacté les protagonistes, les gens témoignent directement ou par vidéo-conférence, ça va être très intéressant.

**Cela fait-il un écho avec Black Lives Matter ?**

Cela fait surtout un écho aux conditions actuelles de la bataille antiraciste. Il y a en ce moment une offensive de l'extrême droite sous des habits macronistes, contre l'histoire

décoloniale, contre le soi-disant « islamo-gauchisme », avec le discours de la ministre des universités contre les historiens militants, c'est une offensive idéologique comme on n'en a pas connu depuis longtemps. La remontée des thèmes colonialistes est inquiétante, elle fait éclater les valeurs républicaines.

**Le livre est fini, il a eu un bel accueil, ton objectif de lutter contre le déni a-t-il été atteint ?**

Non. Ce n'est qu'un début...